

Débats

De quelle morale la nation américaine peut-elle se réclamer sans verser le sang d'un seul des siens au Kosovo?

Va-t-en-guerre humanistes

par NORMAN MAILER

Milosevic, on le sait désormais, était orphelin. Ses deux parents se sont suicidés. La mère de sa femme aurait pu, quant à elle, être la protagoniste d'une tragédie grecque. Partisane yougoslave, elle fut capturée par les nazis; torturée, elle livra des informations cruciales. Relâchée, elle fut exécutée par le chef de son groupe. Ce dernier était son père. Une pareille histoire familiale ne manquerait pas de plonger dans la folie la plupart d'entre nous. Cependant, nous l'utilisons à des fins d'interprétations politiques. Notre bonne Hillary, en équilibre précaire entre psycho-histoire et psycho-babillage, confia à Larry King que les Milosevic cherchaient à évacuer leurs tragédies intimes à travers les Kosovars.

Voilà donc toute la profondeur de notre compréhension pour ce que nous faisons au Kosovo. Or, plus pertinente que la souffrance de Milosevic ou celle de sa femme apparaît l'identité qu'il a acquise, jeune communiste, dans un régime yougoslave en désaccord avec Staline, et pourtant très influencé par le sens soviétique de la vertu. Le bon exécutant soviétique était un bureaucrate dévoué, capable de graver le mât de cocagne de la promotion au sein du Parti avec assez d'habileté pour battre les tigres rivaux. Milosevic est sans doute l'un des êtres humains les plus malins, coriaces, perfides, rusés, compliqués et ingénieux que Madeleine Albright ait jamais rencontrés. Elle aussi a gravi un mât de cocagne, en s'acquittant de sa tâche d'hôtesse et en mettant sous le charme le Gotha de Washington. Ce n'est pas un mince exploit, mais on ne peut guère le comparer à l'ascension verticale de M. Milosevic. Nous devons l'admettre: elle ne faisait pas le poids devant lui. Pas plus que Clinton ou William Cohen [secrétaire d'Etat à la Défense, ndlr]. Aucun d'entre eux n'a jamais servi dans les forces armées.

Le combat, pour ceux qui s'y vouent, est une expérience à peu près aussi étrange et mystérieuse que le premier rapport sexuel. La présence de tels hommes (et de Madeleine Albright) aux plus hauts postes de commandement dans la campagne du Kosovo revient à demander à un jeune garçon, vierge de toute relation charnelle, de devenir conseiller conjugal. Considérons plutôt la stratégie de Milosevic. Si, avant le début des bombardements, il avait déjà commis tous les actes haineux qu'il a perpétrés depuis, il aurait déjà été condamné. L'indignation du monde aurait été immense. Il a donc attendu. Il a préparé un piège. Il y a sept mois, en octobre, menacé de frappes aériennes par l'Otan, il a fait des promesses sur sa conduite future au Kosovo, qu'il s'est par la suite bien gardé de respecter. Les négociations ont donc repris. Elles ont atteint leur point culminant à Rambouillet. Mais il a refusé d'y paraître. Furieuse, Albright a décidé qu'au fond, c'était sans doute un faible. Si, donc, nous mettions nos menaces à exécution, il céderait vite. Nous avons ainsi entamé les bombardements en coopération avec l'Otan. Une guerre fulgurante permettrait à l'organisation de célébrer avec éclat son 50^e anniversaire. Nous avons donc levé le rideau avec des roquettes intelligentes.

Milosevic était fin prêt. L'Otan s'enfonça dans un piège dont le danger ne peut être mesuré qu'à la lumière des ruses malveillantes accumulées par Milosevic au cours de sa carrière. Personne n'a-t-il prévu qu'une purification ethnique totale commencerait aussitôt? En vingt-

quatre heures, des colonnes de réfugiés s'ébranlèrent, les maisons, les bourgades et les villes du Kosovo flambèrent. Le «génocide» avait commencé. Si Clinton et l'Otan n'ont rien fait d'autre, ils ont certainement édulcoré le sens de ce mot; l'Holocauste en constitue le fondement. Le terme devrait donc être employé avec prudence. Le Cambodge a connu un génocide, ainsi que le Rwanda, mais la purification ethnique, avec la perte de maisons, de passeports, de villes, de pays, les viols et les massacres épars qu'elle implique, n'égale toujours pas l'assassinat de millions de gens. La purification ethnique apparaît plutôt comme un génocide psychique. Pour la majorité de ceux qui subissent son œuvre, le passé est amputé du présent.

A son tour, le bombardement est une autre forme de génocide psychique. Sauf que, désormais, c'est votre avenir qui est amputé de votre présent. Votre sens actuel de l'anticipation – que ferez-vous demain, la semaine prochaine, dans un an? – est aussi bancal qu'une maison dont un mur a été emporté.

Qu'avons-nous donc accompli? Dès que les

Si le bombardement est accompli avec l'idée que notre propre sang ne doit pas être versé, il est obscène.

bombardements ont commencé, les atrocités de Milosevic sont probablement devenues dix ou vingt fois plus importantes que celles commises auparavant. Ce chaos et cette horreur ont encore été amplifiés par le dégoût inspiré par ce que l'Otan infligeait aux Serbes. Le Serbe moyen,

après tout, n'est pas plus concerné par cette guerre que le Kosovar moyen. Le chaos s'ajoutait donc au chaos. Il n'existait aucun plan militaire pour conclure la guerre. Seulement des espoirs, outre l'arrogance déraisonnable de l'Otan affichant ses bonnes motivations.

A ce propos, souhaitons-nous considérer de trop près les motivations personnelles de Clinton? Souillé comme il l'était par les effets nauséabonds de l'impeachment, il est difficile de ne pas croire que, hormis sa raison avouée – nous devons combattre partout le génocide –, il cherchait peut-être aussi à changer l'ordre du jour des médias. (Il y a en effet réussi.) D'un autre côté, ces mêmes détails de l'impeachment ont sali la présidence à tel point que Clinton ne pouvait demander aux Américains de verser leur sang. Il a donc été obligé d'abattre ses cartes: nous allons bombarder, a-t-il dit, mais nous n'utiliserons pas de troupes terrestres.

Cette question est désormais au cœur d'un prodigieux embarras national. La guerre n'est jamais facile à défendre, mais, même ainsi, il existe une différence viscérale entre un combat uniquement concentré sur des bombardements et la participation à une offensive terrestre. Cette guerre-là est toujours cruelle, malgré des exemples occasionnels d'héroïsme et de sacrifice, et, comme les deux adversaires perdent de jeunes hommes, une impression de chagrin partagé, de part et d'autre, s'ajoute à tout le reste. Avec les années, les décennies, cela peut même permettre une réconciliation. Le bombardement, cependant, est l'oppression. S'il est accompli avec l'idée que notre propre sang ne doit pas être versé, il est obscène. Dans leur majorité, les gens bombardés ne pardonneront jamais à l'agresseur. Nous ne souhaitons

guère méditer sur la haine de l'Amérique que nous semons parmi toutes les populations pauvres du monde. En manière d'explication à la répugnance de Clinton à envoyer des troupes terrestres, Tony Blair a déclaré: «... le Kosovo est très loin du Kansas». Certes. Peut-être même en est-il trop loin. Si, comme nation, nous ne sommes pas disposés à verser notre sang pour aider les Kosovars, il est temps de nous défaire de l'idée que nous pouvons empêcher le génocide, réel ou psychique. Avec nos méthodes actuelles, nous ne pouvons qu'accroître les dégâts. Qu'aurions-nous donc pu faire?

Après l'échec de Rambouillet, nous aurions pu rassembler des troupes à la périphérie du Kosovo et donner corps à cette menace en inondant toute la Serbie de tracts décrivant les atrocités commises par Milosevic. Ensuite, s'il avait persisté dans son refus de négocier, nous aurions pu lancer une guerre terrestre renforcée par une offensive aérienne. Il y aurait eu des pertes notables dans les camps européen et américain, mais l'Otan aurait sans doute été très vite victorieux. Il est vrai que c'était la dernière solution que pouvait s'autoriser Clinton. Puisqu'il s'agit à présent d'une stratégie en chambre, la vraie question est: que faisons-nous maintenant? Réponse: la paix. Négocier. Les problèmes de reconstruction de Milosevic sont assez importants pour le forcer à laisser apparaître l'ambiguïté des résultats finaux. S'il cherche des crédits financiers futurs – et comment ne le ferait-il pas? –, il ne peut pas se permettre de revendiquer la victoire. Du point de vue de l'Otan, il ne souhaite

pas avoir l'air trop penaud en s'abaissant à une paix négociée; il est donc probable que surgissent les récits des atrocités commises par l'UCK contre les Serbes. A son tour, Clinton cherchera à sauver suffisamment la face pour permettre à ses conseillers en communication de lui obtenir un match nul. Ce grand cœur est tout à fait capable de s'en sortir. Ce n'est peut-être pas le cas de l'Otan. Sa fonction première a pris fin avec la guerre froide, et son désir d'en élaborer une seconde a révélé son esprit de propagande et sa stupidité. Tant pis pour l'Otan. Peut-être vaudrait-il mieux la reconstituer comme une sérieuse force de frappe, une Légion étrangère internationale prête à mourir, s'il le faut, au service de l'Europe et de l'Amérique.

Si les volontaires devaient manquer pour s'enrôler dans une armée aussi spéciale, dévouée et, en théorie, très mortelle, reconnaissons du moins que, lorsqu'il s'agit de s'opposer au génocide sous toutes ses formes, nous ne sommes pas préparés à sacrifier nos enfants. Notre sang ne réagit pas aussi vite que notre langue.

Une telle prise de conscience, quoique humiliante, pourrait même servir à inhiber ces actes de compassion programmée, que trop peu d'entre nous éprouvent dans leur chair. L'émotion vertueuse manipulée au niveau national et international a toutes les chances de provoquer la catastrophe.

Norman Mailer est écrivain. Dernier ouvrage paru: «L'Evangile selon le Fils». Plén. 1998. Traduit de l'américain par Anne Rabincutich.

L'œil de Willem

